

art press N. 254 février 2000

Archivio 161
4 Stampa

noisy-le-sec

BERNHARD RÜDIGER

La Galerie

20 novembre 1999 - 5 février 2000

La Galerie présentait la première exposition personnelle importante de Bernhard Rüdiger en Ile-de-France. D'un côté, des œuvres formellement imposantes : trois ensembles intitulés *Quatre cauchemars* n°1, n°2 et n°4 composés chacun de quatre grands tirages photographiques et deux œuvres tridimensionnelles intitulées *Autoportrait en accumulateur célibataire* n°1 et n°2. De l'autre côté, le discours abondant de l'artiste, auteur de textes critiques, de textes théâtraux, directeur de publications, commentateur de son œuvre plastique et, dans le cadre de l'accompagnement culturel de cette exposition, programmateur de cinéma (*la Ricotta*, 1963, *la Terre vue de la lune*, 1966 et *Que sont les nuages ?*, 1967, trois courts-métrages rares de Pasolini sélectionnés par Rüdiger pour les *Rencontres cinématographiques de la Seine-Saint-Denis*). Comment voir les œuvres sans se souvenir du discours ? Comment oublier que l'accompagnement verbal de ses œuvres par l'artiste est précisément centré sur leur improbable faculté à entrer directement en communication avec leur public ? En portant toute son attention sur la manière dont le regard du spectateur a fonctionné face aux œuvres. Ne pouvant parcourir d'emblée tout l'espace de la Galerie, il s'est laissé attirer par un *Autoportrait en accumulateur célibataire*, par la blancheur de sa puissante infrastructure dont les lignes l'ont instantanément guidé vers l'éclat chaleureux du cuivre de la superstructure. Suivant les enroulements d'un fil métallique, il s'est fixé sur les surfaces des plaques de cuivre imbriquées, en a parcouru les contours découpés avant d'être vigoureusement projeté, émis, par un réseau tubulaire centrifuge vers l'architecture environnante, vers l'autre *Autoportrait* ou vers une image photogra-

phique d'un des *Quatre cauchemars*. Là, ébloui, gêné par la présence d'une ampoule électrique au premier plan de l'image, en son centre, le regard s'est réfugié dans l'obscurité d'une forme peinte puis a sauté la ligne de découpe pour gagner le support de la peinture, négatif de la forme peinte. Il a continué sa vertigineuse glissade vers le bord de l'image, de motif en fond, de zone-sombre en zone claire, jusqu'à devoir regagner l'espace de la salle d'exposition. Ainsi, ces œuvres qui exhibent leur statut d'œuvre d'art (sculpture comprenant une construction-socle, image comprenant une image-éclairage, une image-œuvre, une image-cimaise et une image-salle d'exposition) attirent et actionnent le regard sans jamais le confisquer à la subjectivité du spectateur. Nées de l'inconscient de l'artiste (l'émotion causée par un cauchemar), de formes pré-existantes et insignifiantes, du souvenir lacunaire de ces formes, d'une succession de décisions pragmatiques qui ruinent la cohérence du projet initial, ces œuvres sont dénuées de toute prétention communicationnelle. Elles ne proposent au public aucun constat, aucune critique du monde et aucune représentation d'un ailleurs meilleur, rien que l'évidence de leur existence : réification d'une pratique utopique de l'espoir au nom de tous.

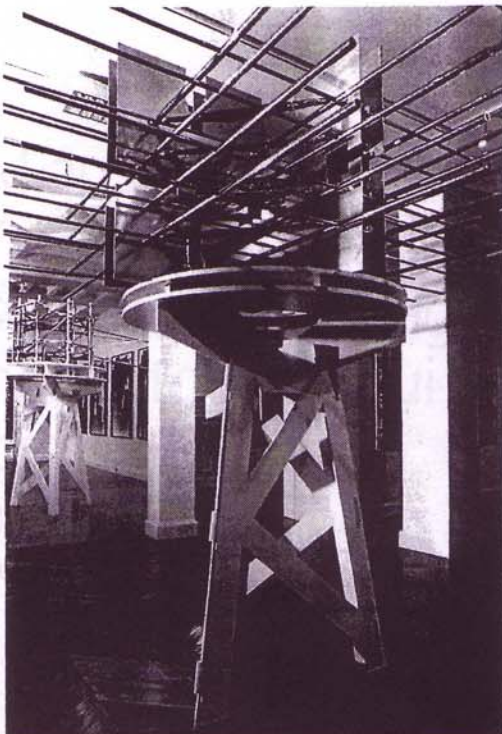
Alexandre Bohn

La Galerie, the contemporary art center in Noisy-le-Sec, is hosting Bernhard Rüdiger's first major show in the Paris region. This is in two parts. The first consists of the artist's actual works; three ensembles titled *Quatre cauchemars* (Four Nightmares) nos. 1, 2 and 4, each consisting of four large photographic prints, and two three-dimensional works, *Autoportrait en accumulateur célibataire* (Self-portrait as Bachelor Accumulator), nos. 1 and 2. The second offers us Rüdiger's copious and multifaceted discourse in the form of critical and theatrical texts, his production as editor, as commentator on his own plastic work and, for the cultural program accompanying this show, as movie selector (he chose three rare Pasolini shorts for the Seine-Saint-Denis film festival: *La Ricotta*, [1963] *La Terra Vista dalla Luna* [1966] and *Che Cosa Sono le Nuvole?* [1967]). How, then, can we see the works without thinking of the discourse? How can we forget that the artist's own verbal notes and marginalia on his works are

centered on just this unlikely faculty they may have of entering directly into communication with their public? Well, by focusing our attention on the way our gaze reacts to the art. Since it is unable to take in the whole space at once, it is drawn in first by one of the self-portraits, by the whiteness of its powerful infrastructure whose lines at once carry it on to the warm glow of the copper superstructure. Following the coils and rolls of wire, it settles on the surfaces of the overlapping copper plates, skirting their contours before being vigorously thrown out towards the surrounding architecture by a centrifugal set of tubes, moving on to the other self-portrait or to one of the nightmare photos. There, dazzled and distracted by the light bulb in the foreground of the image, the gaze takes refuge in the darkness of a painted form, then hops over the dividing line to reach the support of the painting, the negative of the painted form. It continues its dizzying slide towards the edge of the image, from motif to ground, from dark zone to bright zone, until it finds itself back in the exhibition space.

These works by Bernhard Rüdiger exhibit their own artwork status: the sculptures include a pedestal-cum-construction, the images comprise images of lighting, of the work itself, of the picture wall and of the exhibition room. They attract and activate the gaze without confiscating the viewer's subjective responses. Originating in the artist's unconscious (the emotion caused by a nightmare), in seemingly insignificant pre-existing forms, in the incomplete memory of those forms, or in a series of pragmatic decisions that sap the coherence of the original plan, these works are essentially free of any claims to communicate. They offer us no statements, no critique of the world and no representation of some better elsewhere—only the manifestness of their own existence: the reification of the artist's utopian practice of hope, pursued in the name of us all.

Alexandre Bohn



B. Rüdiger. «Quatre cauchemars». 1998. Cibachrome. (Ph. A. Bourse). "Four nightmares"